

Une autre vision d'*Entre les murs*

Linda Nezri
Secrétaire d'administration scolaire et universitaire
IUFM d'AIX-Marseille
Université de Provence

L'opinion de Philippe Meirieu sur le film *Entre les murs* m'amène à proposer ma vision, toute différente de celle exprimée dans le texte : « Entre les murs : un film en dehors de l'Ecole ».

Tout d'abord je suis entièrement d'accord avec le fait que le livre de François BEGAUDEAU est un merveilleux exercice de style et de travail sur la langue, et même une sorte de long poème « prévertien » en prose. Mais là où vous voyez en ce film un « *objet social* », réduisant « *la vibration d'une écriture à un ensemble de clichés* », j'y vois une œuvre d'art à part entière. Le film ne suit pas, pas à pas, les péripéties rapportées de la classe du narrateur ; il ordonne diverses scènes autour de quelques uns des épisodes de la classe-livre. Il recrée, donc il crée.

Objet social : c'est le statut que lui confèrent ceux qui s'interrogent sur le film. Le réalisateur s'est probablement « contenté » de construire une histoire, avec des personnages, en les plaçant dans un milieu que nous « reconnaissons comme » celui de l'école, mais qui n'est pas « l'Ecole ». C'est l'école - de - Laurent - CANTET, celle de François Bégaudeau-acteur-conseiller de Laurent CANTET.

Le trouble, (pour le corps enseignant probablement) vient du fait que c'est un « vrai prof » qui joue, de « vrais élèves ». Et pourtant, ils font là œuvre de fiction, ce sont ni plus ni moins que des acteurs. Quand on n'appartient pas au corps enseignant, on ne perd pas de vue une minute que ce qui se voit sur l'écran n'est pas une vraie classe, mais bien une classe de fiction. On comprend parfaitement qu'on n'assiste pas au continuum d'une classe (dans le livre, FB consacre quelques passages à ces jours où tout est « normal », ce qui, dramatiquement parlant, dans une fiction – ce n'est pas un documentaire - ne présente pas grand intérêt). D'où le fait que « *jamais, on est mis en face d'une situation d'apprentissage vraiment construite* ».

Ensuite, je sens percer une crainte autour du « *ratage individuel* ». L'enseignant du film a du mal avec sa classe, mais il ne me paraît pas illustrer un ratage individuel plus spécifique à lui-même qu'à d'autres, puisque, à aucun moment, on n'a de point de comparaison possible avec ses collègues dans leurs propres classes.

Il a du mal, parce qu'il est traversé par des contradictions, entre ce dont il est fait (son appartenance ethnique, culturelle, académique, affective, sa position sociale, etc..) et ce qu'il pressent ou comprend consciemment qu'il devrait connaître, pour pouvoir instaurer une véritable communication avec ses élèves, ce qu'il pressent qui devrait être remis en question

pour qu'il soit enfin « efficace », « productif », professionnellement parlant, mais aussi humainement, socialement voire politiquement parlant.

L'intérêt du film est de montrer crûment que les élèves sont confrontés aux mêmes types de contradictions que lui. Pas plus que le prof, ils n'ont de réponses, ni n'entrevoient de solution.

Vous parlez de « *consignes claires* », « de *contenus exigeants* », de « *dérégulation sociale* » et de « *surexcitation pulsionnelle* » : cela me permet d'ajouter qu'à mes yeux, l'essentiel du film n'est pas la « classe » - vraie ou fausse. L'essentiel est que « entre les murs », se joue (et se donne à voir à l'écran) le métissage de la société. On assiste au « métissage en action », sur le mode de l'*action painting* de Pollock.

La société française de demain, encore plus que dans les générations précédentes, devra se faire AVEC des acteurs FRANÇAIS mais de culture, d'origine, de langues très différentes, eux-mêmes incertains de leur appartenance, vivant dans une sorte de flottement ontologique (cf. la joute sur la coupe d'Afrique des Nations, notamment avec Karl, qui se dit « Antillais » dans certains cas, mais « Français » dans d'autres, ce que lui reprochent ses camarades dans les deux cas, d'ailleurs ; cf. l'exemple du Mali dans la même séquence).

Donc les « *consignes claires* », mais claires pour qui, avec quelle langue, renvoyant à quels savoirs, quel « background » ? Personnellement, je ressens que François MARIN ne peut pas avancer comme il veut, parce qu'il est quotidiennement traversé par ces interrogations légitimes, existentielles, au sein de sa classe. Il ne sait pas de quoi sont faits ses élèves, littéralement. Et il ne semble pas trouver dans l'institution de réponses adaptées à ses interrogations. Mais peut être l'institution ne s'est-elle pas VÉRITABLEMENT penchée sur ces questions, malgré les apparences ? En tout cas pas suffisamment pour apporter des solutions immédiatement opérantes. (je renvoie à votre phrase : « *les vrais soutiens sont tragiquement absents dans l'établissement du film* ». Tout est dans le mot « *vrais* »). A mon sens, il NE « cherche » PAS à « faire des ponts entre la culture « jeune » et les savoirs scolaires » : il essaye plutôt de limiter les dégâts, en tentant de colmater, à l'aveugle, le fossé béant entre les savoirs académiques et le capital culturel de ses élèves, mais je le répète, tout en ne CONNAISSANT PAS de quoi est faite la vie, l'existence de ses élèves.¹

François MARIN me semble profondément conscient de son ignorance de ses élèves et cette conscience – tout à son honneur- sape sa capacité à affirmer. (Il la masque en disant que oui, leur vie « *ne l'intéresse pas* »).

Concernant le départ de Souleymane après la « condamnation » à l'exclusion, je n'ai pas du tout l'impression que « *tout rentre dans l'ordre* » ; au contraire, l'idée que le système éducatif à lui tout seul ne peut pas effacer les discriminations permanentes, et que donc, il est pratiquement condamné à les reproduire, ou les accentuer, saute à la figure. Ce que l'on se dit, (tout comme dans le livre où plusieurs exclusions ont lieu), c'est qu'un autre prendra bientôt la place de Souleymane, un autre Souleymane interchangeable.

¹ Je pense à des amis enseignants du primaire qui tentent de construire, comme un puzzle, la vie des parents de leurs petits élèves, comoriens en majorité, par déduction de ce qu'ils observent, -donc des idées qu'ils se font(et non de ce qu'ils connaissent de source sûre)-, au moment où les « parents » – et pas forcément les parents au sens de la famille occidentale de base - amènent les enfants à l'école, ou pour certains, s'aventurent à parler avec les enseignants, s'ils arrivent à passer la honte de ne pas maîtriser la langue française devant le « professeur ».